

La ménopause n'est pas une maladie

Autor(en): **Gordon-Lennox, Odile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1413

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA MÉNopause N'EST PAS UNE MALADIE

«Ne prenez pas d'œstrogène si vous n'avez pas de symptôme désagréable au moment de votre ménopause. Ecoutez votre corps et adaptez-vous à ses besoins». Ces paroles de bon sens font courir les foules aux Etats-Unis ou la docteure Susan Love donne des conférences, suite à la publication de deux best-sellers sur le cancer du sein et sur les hormones au moment de la ménopause. Comme le médicament le plus vendu aux Etats-Unis est l'œstrogène prescrit aux femmes ménopausées, l'enjeu est énorme et la bataille de l'œstrogène a atteint jusqu'au *New York Times* et au magazine très pondéré le *New Yorker*, en passant par *Ms magazine*. FS vous en présente un résumé.

Love et ses patientes

Susan Love est chirurgienne. Elle a passé une bonne partie de sa carrière à soigner des femmes atteintes de cancer du sein. Et à lutter contre la barbarie – le mot est d'elle – avec laquelle elles étaient traitées: «il fallait découper, irradier, brûler, empoisonner, comme dans une guerre contre un envahisseur à éliminer. En fait, il s'agit d'un problème de régulation et ce sont nos propres cellules et leur croissance qui sont perturbées.»

Susan Love est dans une situation paradoxale: accusatrice des pratiques actuelles de la médecine classique, elle heurte de front les grandes associations de gynécologues et les associations contre le cancer. Sa personnalité même les irrite: c'est une lesbienne décontractée. Dans sa clinique, on attache une grande importance à l'élimination de la hiérarchie patiente-médecin. Elle se trouve sur la même longueur d'onde que de nombreuses féministes qui ont leur opinion sur le maintien de la santé des femmes. Mais Love respecte la médecine classique et se fonde sur les études publiées par ces grandes institutions de recherche et par le Département fédéral de la santé. En cela, elle se démarque de certaines féministes.

Pas d'éternelle jeunesse

Love accuse la prise régulière d'œstrogène prescrit à partir de la ménopause d'être responsable de nombreux cancers du sein chez les femmes dans la soixantaine... Du côté des défenseurs de l'œstrogène, il y a les médecins qui y voient une protection contre les maladies cardiaques et l'ostéoporose. Love montre que le risque de cancer du sein est accru dès la prise régulière d'œstrogène à

50 ans, alors que le risque d'ostéoporose ne touche qu'un certain groupe de personnes et que les fractures arrivent le plus souvent dans le groupe d'âge de quatre-vingts ans. Quant aux maladies cardiaques, elles sont les plus fréquentes autour des 70 ans et les études dans ce domaine sont insuffisantes, dit-elle, pour confirmer le lien entre taux d'œstrogène et maladies coronaires.

Il faut donc mesurer le facteur risque dans les différents groupes d'âge et ne pas faire croire aux femmes que la prise constante d'œstrogène va leur donner l'éternelle jeunesse. De toute façon, dit-elle, on ne peut pas tout avoir. Chaque femme a son taux naturel d'œstrogène et la production d'œstrogène naturel ne s'arrête pas avec la ménopause. Chaque femme doit être capable de se connaître et d'évaluer le rapport risque/avantage de la prise d'œstrogène selon son type et son âge.

Condescendance certaine

Love insiste beaucoup sur le mode de vie. Arrêter de fumer accroît l'espérance de vie de manière bien plus certaine que la prise d'une hormone. Même chose pour une alimentation saine et de l'exercice régulier. Pourquoi la plupart des méde-

cins n'insistent-ils pas sur ces points et ne vérifient-ils pas les habitudes de leurs patientes? «C'est plus rapide d'écrire une ordonnance et il y a aussi une certaine condescendance vis-à-vis des femmes «qui ne seraient pas capables de se discipliner et préféreraient une pilule», explique Susan Love qui a été une grande fumeuse et qui prenait la pilule sans interruption pour supprimer ses règles. Elle revient de loin!

Toute une nouvelle gamme de médicaments hormonaux est en préparation. Ils auront des mécanismes sélecteurs qui permettent de cibler l'œstrogène sur certains organes seulement. Susan Love ne les rejette pas du tout. Mais ils ne sont pas encore disponibles.

Dans tous les cas son message reste «pourquoi ingérer des médicaments pour prévenir des maladies que l'on n'est pas certaine d'avoir jamais. La ménopause n'est pas une maladie».

Odile Gordon-Lennox

A lire: Gideon et Barbara Seaman: Dossier hormones: de la contraception à la ménopause, Ed. l'Impatient, 1982.

Rina Nissim: La Ménopause. Réflexions et alternatives aux hormones de remplacement, Ed. Mamamélis, 1995.

JODY WILLIAMS, PRIX NOBEL DE LA PAIX

«Ce que femme veut...». C'est sans doute ce qu'ont dû se dire les constructeurs de mines anti-personnel à l'annonce du Prix Nobel de la Paix, décerné cette année à l'Américaine Jody Williams, l'infatigable coordonnatrice de la Campagne internationale qui vise à interdire ces «armes du pauvre» ou du lâche, qui regroupe un millier d'organisations non gouvernementales (ONG) disséminées dans 54 pays. «Ce prix est la victoire des victimes dans un monde qui a l'habitude de vénérer les puissants», a déclaré Elisabeth Reusse-Decrey, coordinatrice de la campagne suisse, qui compte 45 ONG. Une autre

femme a sans doute contribué, à sa manière, à cette mobilisation générale: Lady Diana, qui, peu avant sa mort, s'était rendue en Angola et en Bosnie-Herzégovine, à l'invitation de la Croix-Rouge, dans le but de sensibiliser les opinions publiques sur l'urgence de bannir totalement ces engins qui tuent et qui mutilent. «Une personne saute sur une mine chaque 22 minutes, 70 personnes par jour, 500 par semaine et 26000 par année. Ce carnage doit cesser! Le Prix Nobel n'est que le début de notre travail et il va nous aider à convaincre les nations récalcitrantes à signer le traité d'inter-

diction des mines anti-personnel en décembre», a rappelé Suzan Walker, membre du Comité de pilotage de la Campagne internationale, aux côtés de Jody Williams. Une Jody Williams, diplômée de politique internationale à l'Université John Hopkins, âgée aujourd'hui de 47 ans, qui a commencé sa bataille en Amérique centrale, où elle a dirigé, pendant 12 ans, une association d'aide médicale. Au Nicaragua et Honduras, elle a ensuite accompagné les délégations de «décideurs» venus de Washington pour leur montrer les «effets» de leur politique sur les populations locales. De

retour aux Etats-Unis, Jody Williams rejoint, en 1991, la Fondation des Vétérans du Vietnam et n'aura de cesse, dès lors, d'œuvrer pour le bannissement des mines anti-personnelles. Le Nobel de la Paix consacre son ardent patience. Son prochain défi? Rencontrer le président Bill Clinton pour le convaincre qu'il est grand temps que les Etats-Unis signent enfin le traité d'interdiction des mines anti-personnel, ce que Washington refuse toujours de faire. Et gageons que ce que femme veut...

Luisa Ballin